

LEÇON D'ALGÈBRE DANS LA BERGERIE



christian Désagulier

o LA FORMULE DU VERS

Je suis désormais ton livre, un livre de prédilection grâce auquel je suis rentré en ma possession et qui désormais t'appartient : un livre de vers prédictifs.

Celui qui me détenait auparavant s'est perdu la nuit dans mes bois en se fiant à mes petites épopées. Remarquant des clignotements lumineux dans le feuillage et certains bruits amortis, c'était la fenêtre de ta roulotte et ceux des sabots du cheval à la longe se régalant d'avoine. Il a toqué doucement au carreau, tu lui as ouvert la porte et offert le pain et le potage et puis un matelas de crins favorable aux rêves jusqu'à demain. Au matin, il était déjà reparti et m'avait déjà oublié.

Un lecteur précédent le lui avait procuré avant qu'il n'entreprenne la traversée de ce désert de sel lacrymal et de sable de nuit en se fiant à mes petites épopées. Un jour qu'il avait préjugé de ses forces et l'outre presque vide, il prit ton campement pour un mirage et les chameaux pour des chimères entravées. Se dirigeant alors vers le camp, tu as soulevé un pan de ta tente, tu lui as offert l'eau douce, les dattes et le repos jusqu'à demain.

Comment se fier aux vers soufflés par les rêves, le savoir et l'imaginaire, fragiles comme sont les vrais rêves, en verre trempé dans l'huile et dans l'eau puis refroidi à l'air du réel ? Comment se fier au vers pluriel au singulier, à ces vers qui n'éclairent qu'eux-mêmes en vert que la nuit révèle et vers où aller ?

Je commence par le début, je me poursuis par le centre et m'achève à la fin : c'est un livre à résoudre aux éléments finis, un *femtoème*, un fantôme. Une chimère modèle dont chacun des éléments est une fonction de la forme $\text{poème}(x) = y$ (poème de x égale y).

Le féminin d'un nombre n'est-il pas une ombre, celle d'une chimère dont le chromosome "y" est celui de "lyre" ? En grec ancien le mot *bios* signifie à la fois "vie" et "corde" selon que l'on mette l'accent sur l'i (βίος) ou l'o (βιός), l'arc duquel descend la lyre, cet arc à répétition, les sons, les tiens, des leurres et les 1 des flèches dont le centre, le point sur l'i de la cible est nulle part et l'o du cercle partout, de sorte que *R le point*.

2 PETITES ÉPOPÉES

21 Rad Thu !

Interprète ce texte que Torbjörn le scalde
 a gravé dans le gneiss
 pour que tous sachent que la belle Gerlog
 a hérité d'Inga.
 Ces runes de nature divine
 qu'il a colorées de son sang

runo fahi raginakudo

Torbjörn le scalde le plus fécond
 de la région d'Hillerjö en Uppland.
 Seul, assis près du fleuve océan,
 combien en a-t-il vu partir de knörns
 à la conquête du monde,
 si peu revenir
 mais richement alourdis d'or
 et de massacres : Lindisfarne !
 Des ruées de vikings ramant
 quand il ne soufflait pas
 mais prêts à se laisser conduire
 où le vent décidait de les mener

agunt volentem fata nolentem trahunt

Boucliers bloqués à clins
 mille-pattes des mers ou plutôt
 dragon de la proue à la poupe
 où se tient le barreur
 tient les rênes du fabuleux animal
 qui taille dans l'eau en crachant le feu
 savant mélange de langue et de salive
 pour que puissent être parlées les runes
 les marques tracées au burin
 déjà les premiers coups de pic on entend,
 le chant du granit
 et pour que soient vivifiés les traits épineux
 comme par le vent dans cette forêt de pins :
 les signes du futhark

26 CHANT MILLÉNAIRE

1 CHANT MILLÉNAIRE || Soleil magne | attelage rutilant du jour | qui le promet et l'occulte | l'autre le même renaît

d'après le *Carmen saeculare* d'Horace

2 SAUVETAGE || Buée de paroles sur la vitre | fragments de souffle au contact du froid || Touchant du doigt les mots | qui vérifient | réfrigèrent : | vitrifient || Avec la vapeur d'eau | la preuve que l'on efface | mais le sens que l'on sauve de l'asphyxie - | économe de mots ainsi que ranimés

3 SCARABÉE || Roulant pilule d'excréments | ainsi progressons-nous : | collés à terre || Sans domicile fixe de la pensée | en traversant les territoires - | poussière de gypse en fer de lance | goudron des rues | carrelage d'ex-voto - | avec des raisonnements voilés || Faut-il attribuer au scaphandre | les difficultés d'articulation | le poids de l'air insufflé - | les réticences devant l'opaque ? || Sitôt la pente conçue | l'aile revient en mémoire | et de fugaces reflets noir-bleu | que l'élytre libère

1 RENGA DE LA CABANE DE FUSAIN || Depuis que la forêt est partie en fumée | je loge dans une cabane de fusain

4 THÉ CÉLESTE || Au ciel infusent les étoiles d'hiver | Orion en suspension dans le soluté | quand je m'endors | ce goût de mot d'anis | sur le bout de la langue - | de piqûre de scorpion

5 LEÇON D'ALGÈBRE DANS LA BERGERIE || Une somme d'animaux qui bêlent sans cause - | son résultat binaire : | ici égal à un || Docilités au moindre vœu d'en haut | déroulent tapis de laine et de piétinements | devant ce pâtre du chantage - | quémandent du sens || Ce champs où paître à l'ombre de sa crosse : | leur diapason || Un seul qui ne tient bulle | que pour parole agile - | sphère impesable | impensable retenue - | bêle bel : | à cause de cela l'égal à zéro - | mouflon dont les cornes se retournent contre lui

3 ÉLÉMENTS DE CHIMÈRES

31 Polycondensation

devant le tombeau de bescherelle épais le dictionnaire en deux volumes roses massiques il y a dedans af gz nombre d'os faramineux des pages de thorax en entonnoir un bec de coucou des cheveux cranté la colonne verbale un récipient avec un trou pour l'œil et l'ouïe ne respirez plus

ses petites jambes appuient ferme sur le pédalier de la bicyclette sur le plateau d'auvers on passe devant les tombes jumelles de gogh et magog cousues lierre j'ai toujours peur pour la chair de ma chair mon organe surnuméraire qu'elle se fasse renverser le clocher dépasse de l'horizon

maintenant qu'elle est tombée dans le fossé du loin je reconstitue son image les coquelicots dans les blés au pastel gras retournent mon corps capturé dans ses nerfs et ses veines scintillent après l'injection d'isotopes révèle son bras ressoudé de travers tout un été de lecture le soleil dedans

tu arpentés les dolomites le magnésium s'enflamme à chacun de tes pas l'aiguille pique poussent des coquelicots dans le flacon l'eau coule dans l'eau se mord la langue suce un iceberg un cygne géant dérive sur le lac rentre la tête sous son aile avale le bout de la plume noire de fumée

une langue de lave prononce l'arbre la maison la pierre coagule sous la pluie de cendre je ramasse des cailloux un trésor philosophale gît dans l'urine le phosphore brand pousse le calcul dans les nerfs des os le soleil ébouillante l'horizon le ciel pèle troue le monde la retrouve au centre

le rêve sort ses instruments de la trousse de salut aiguille vers l'église je
tends le bras pour l'injection quand le prêtre passe le morceau de coton
la perle de sang la bulle d'anathème éclate haro sur la piété filiale sur le
corset d'ogives du pubis à mi-sein caille le lait de psyché dans le ciboire

une par une lamelle sur la langue fond le verre miel la moelle chair le bruit
suce les noyaux a t c g se mêlent à la musique grégorienne des écorces
de bouleaux je bois la sève je fais durer ta présence comme un bonbon
jusqu'à ce que la pompe à protons me perforent la pense

33 Polyaddition

sous une cloche de brume l'aéroport brusquement du froid par la bouche
du ventilateur de la voiture louée au pays des harmoniques impaires

brume à faire disparaître la barre de crêtes dans le loin du plateau
jusqu'aux archives de sapins efface toutes les immatriculations du paysage

un panneau de sortie sur l'autoroute en caractères majuscules comprimées
noires hautes indique le chemin propre sobre de l'usine

le papier de la région provient de la papeterie située au bord des tourbières
on consigne leurs noms sur des registres l'idée mère le carmin prédomine

la date du départ le corps a fini par désapprendre la marche sur notre
planète lâche l'assiette d'yeux on se demande pourquoi ils deviennent sourds

pourquoi la piqûre intracardiaque au benzène produit cet effet de chaleur
introuvable chose que le serpent de kekule n'a pas vu en rêve

la morsure aromatique du cor de basset pince l'anche et l'os carbonique
ensemble jamais ce non à valeur d'acquiescement oui non

je pense en coupant le contact mais la clé n'arrête pas les doigts de la
pensée se brûle avec le verre plonge sa mèche dans l'idéal à brûler

la brume froide à se cogner le bout des ailes dans la salle d'embarquement
le temps mastique l'espace indivis quand les moteurs quintoient

39 Cristallisation

vous êtes un oxymore	sauf de la nécessité
ne dit-on pas l'acide mord	d'être de votre côté
moi je veux me désangélire	comment est-ce possible
dire le devoir du cavalier	de parler avec
qui vous fera franchir le rhin	tant de mots dans la bouche
sur un étalon noir	quantité de langues
tête à l'épaule	mataimatiques
combien et comment	si votre ramage
il aura à cœur de vous défier	se rapporte à votre plumage
à corps de vous défier	ma phénix vous êtes
c'est quoi le risque	l'hôte de moi
qu'au bal masqué ce monde	à quoi vous comparer
tu ôtes ce loup c'est l'ombre	sinon à
du cavalier qui passe	est-ce bien rationnel
devant vos yeux appose	si j'ai du mal
le pouce dessus	à construire des phrases
tes lèvres intérieures	j'ai toujours eu zéro
se parent de votre présence	en dictée ou presque
masquée	mais dix si je résous
autour de vous	votre équation
tu nous	aux polynômes de zernick
pars au galop	c'est l'unique recours
qu'est-ce que la chevalerie	vu la complexité
sinon l'abnégation	qui l'enveloppe
lutte contre	vous serez ma chrysopée
les causes d'une souffrance	dont il s'honorera
partagée	d'être la coupelle
penser à vous	réfractaire
avant qu'à soi	d'où venue
on peut douter de tout	perdue pour perdu
ce rameau dans le puits	mon ouvreuse d'yeux
descendu	le numéro
au bout d'une ficelle	que vous m'avez attribué
se gangue de sel	est une position orbitale
m'étreint celle	dont vous êtes
que la chaleur de la mine	la douzième planète
transforme en cristal	qui tourne sur elle
liquide	et autour
laiteux	de quel soleil

43 Reverbération

souviens-toi du vase de soissons
 sois son trésor de répliques
 à bronze perdu sa coulée
 sa bloquée des poumons
 tant qu'à faire se dit *poiein*
 et *peripatein* la marche
 à la pensée dissociée
 des fois que dans la bouche
 quelque chose cloche
 j'ai mauvaise mémoire
 j'ai la mémoire mauvaise
 ainsi font font font
pæ et *mœ* dans la buccale cavité
 de n'y coupez nez gorge oreille
 n'a pas mal le mal l'a
 souviens-toi qu'en cochlée
 mal est mal partagé le nom
 de mon bienfaicteur est non
 faire des révélations se dit *gerere*
 première est l'eau de l'air
 avec se mélange au savon
 fabrique des bulles de souvenirs
 isolante agglutinante flexionnelle
 éclatent au contact les sons
 sont d'yeux sondes
 plongent dans le cerveau
 les mains savent avec quel
 savon de pareil roulé boulé
 la fille d'iole en œchalie naît
 de quel frotté de corps pincé
 à se dépendre soi par soi
 quotient du gibet de la parturition
 de la division de soi par soi
 en combien je pose il y va
 je me retiens je ne me souviens pas
 se lave le cou qui ment
 qui que quoi donc où
 le mot mot vient de *mutum*
 désigne un son privé de sens

4 CHIMÈRE MODÈLE

41 Est-ce telle ?

1 traduit :

multiplie par moins un, plaque ton oreille sur le combiné. Fils arrachés, il parle d'outre-monde, tout le CONTRAIRE, un générique à l'envers. Des GÉOGRAPHIES. intérieures. Je ne vous raconte pas d'histoires, un roman, gothique plutôt, tous les enregistrementent. des histoires, l'homme est le personnage principal, la femme pense, aux autres personnages. La différence entre, l'Histoire appliquée et les Belles histoires, naturelles, que leurs allèles se coupent à l'infini, les distorsions du ruban électromagnétique, en la rejouant, malgré le chrome hexavalent, sur le fer, stimule ta mémoire : allo ?

2 IGNORANT

qu'elektros signifie ambre jaune (de l'arabe anbar). Le frottement attire les corps très-légers. Thalès, Lucrèce, William Gilbert, Niccolo Cabeo, s'attirent ou se repoussent. Le vertige cartésien, la pâleur newtonienne. HISTOIRE, une petite fille aux cheveux fins, le peigne infinitésimal, dont on retresse périodiquement les nattes, chromosomiques. Veut l'embrasser, seulement sur les genoux alors, dans le train, de nuit. Prince d'Aquitaine, ses mots d'amour sur des petits papiers interceptés. Changé de wagon, le garçon étrange, quand brusquement en cueillant des cerises, remonte dans l'arbre cylindrique à l'écorce de papier gris écrite infiniment petit. Des petits sacs de jus, ces baisers rentrés, succédanés. Infiniment nombreuses sont les œuvres tombées dans l'oubli plus que les œuvres inconnues découvertes. Il s'agit d'écrire le son pour le faire resurgir, à volonté. Pas le souvenir, le revenir. Sur une surface IMPRESSIONNABLE. Cylindre, cire, un disque de gomme-laque enduit, Shallplatte, prouesse et mémoire de record. Une broche prismatique piquée dans les cheveux d'un ange, plume en main. Des brillants, à 58 facettes, pourquoi le chant, courtois. Redire ce qu'il a entendu, Così fan tutte, oubli de l'oubli, l'éphémère éternel, du strass aussi

3 ne varietur (sic),

son prodigieux perfectionnement permet de recueillir, dès à présent, les ondes sonores à distance. Aux uns la fortune, filaments dans le vide, transforme le carbone en or, Edison ! Fiat Lux ! $a/b = (a+b)/a$, la preuve par le calcul. "la nature agit toujours par les voies les plus courtes", le principe de Fermat. "Il n'est pas bon que l'homme soit seul !". Eritis sicut dii ! Croissez

et multipliez ! L'ouvrage premier du logique Aristote : "les fœtus mâles sont plus remuants que les femels", pour commencer le livre des commencements, un traité d'embryologie, of course. La façon dont l'embryon va de l'avant, se souvient de la lumière sodiumisante du Parthénon (*de παρθένος* signifiant 'vierge'), car pour se reproduire un seul gamète suffit, mais nécessité fait loi que cela soit un ovule. l'œuf dans l'eau, l'e dans l'o. Et les petites culottes de Spallanzani ? cela prouve que chez la grenouille aussi la FEMME a nécessité d'HOMME, pas obligatoirement, car elle ne sait pas quand le follicule, les sangsues s'accouplent aussi. Voici Adam devenu comme l'un de nous. Il n'y a pas eu de chute pour la raison qu'il n'y avait rien d'où tomber. À la plus belle ses petits seins de rosacées sous le corsage translucide. Il n'aura jamais palpé le conceptacle charnu, les fleurs desséchées sous le bout des doigts, incueillables reinettes. Du soutien-gorge en nylon noir s'envolent des colombes ! Quos ego ! Est-elle ? Oracles de Dodone, mélopées des Sibylles, bruits, son des trompettes de Jéricho ? Axe-elle ? Cri du taureau de Phalaris ? Rire des augures, Soupier de Memnon à l'aurore ? Haine-elle ? Rage-elle ? Si le paléophone de Charles Cros en avait pu graver les quelques, bruits, éloquentes, faire à la voix ce que l'on a fait à l'image, nous faire entendre par la lumière avant de voir par l'électricité, prête, au Chant du Cygne dès ses coups d'ailes entendus, cherche à les REPRODUIRE, en montant le volume, le stéréographe de Nerval breveté SGDG. Un combiné en forme d'homard, la peur de décrocher, ce qui tire sur le fil à l'autre bout, s'étrangle. Songe au fameux paletot noisette de Gérard à l'esprit rembruni du Val des Nerfs. Avec le stéthoscope de son père pas gynécologue pour rien, il a posé sur le ventre des filles. Où la NÉCESSITÉ INTÉRIEURE

4 physiquement,

Mille et Une Nuits veulent être dormies, à la personne endormie, avec ses aventures, emmurées. Ici. ici. UNE. OMBRE inouïes. ce qu'il faut entendre de la FEMME, cristal d'Islande, sembler serait son mode d'être, bi-réfringente. Co-mourants, c'est à la descendance de l'HOMME qu'échoit l'héritage, agnat. Ils meurent plus souvent que leurs consœurs, in utero. Adam et Eve, une ville, des îles. Retourne à l'école, un bon point au plus sage, un baiser, l'agneau de dieu, qui l'ôterait du monde, la belle épine, profondément ?

5 L'Y, c'est un X

qui boite. Ecce Homo, oui, l'homme, de la famille des enrobés, et au-delà, imprimât son "ne pas", phonographiât le grave, que selon l'être qui la réfléchit ? La lire, l'entendre parler, par la voie perlinguale ? En dedans, une, la, pas sa nécessairement, qui nous dit si nous sommes elle ou il, bifurque quand elle croise les jambes, le croise. Le , elle, une question d'intonation,

42 Ne font qu'une

écoutez ne m'écoutez pas
je viens du froid

je trouve le temps long
entre vous et toi

entre chacun de vos alignements
vous ne faites qu'une seule

et une seule et une seule et une seule
tu ne fais qu'un au pluriel matriciel

entre chacune de vos occultations
quelle planète m'aveugle

les bras et le centre et les pointes
portées à blanc de votre étoile

je ne sais plus me diriger
autrement qu'à tu brûles ou refroidis

si toute mes entreprises
ne sont pas vouées à la faillite

combien je m'endette
me mets exprès à découvert

vous l'allez voir
moi le sujet de votre impesanteur

écoutez ne m'écoutez pas
je viens du froid

quelle salinité tu délivres
avec ce moulin

quand tu tournes la manivelle
de ma galaxie

des mines de salomon j'extrais
vos cristaux de celle

vous êtes un cyclone jovien
il a votre taille dans ma tête

et si le soleil a bruni votre peau
il s'est arrêté abricot

écoutez ne m'écoutez pas
je viens du froid

égyptienne mon égyptienne
à poitrine de pyramides

aux yeux étoiles indestructibles
visiteuses du résolu

où l'on se perd dans les bras
l'un dans l'autre

de votre rose couleur chair
je veux être le champion

distiller l'eau de vos paroles
je me parfume à la syntaxe

eau d'oasis et de sérac
à la vitesse où tout fond

la montagne vous est
une salle d'opéra le tutu

ce morceau de coton bleu
fleuri noble cousu au corps

adhère à la perfection
tout vous va à me ravir

à me gravir en talons haut pitonne
les pavés disjoints de mon quai

6 PAR-DELÀ FINFINNI

Finfinni : capitale de l'Éthiopie en langue Oromo, connue sous le nom d'Addis Abeba, "nouvelle fleur", en Amharique

61 Addis Abeba

Nigeria street

Soleil. Haut ciel. Bleu bleu.

À la chaleur de quinze heures, on interpose sa main entre lui et soi - gifles qui sont des baisers maladroits.

À l'angle d'ombre du mur de la United Bank, il y a un sac rempli de coudes, de fesses et de genoux. Un paquet d'homme recroquevillé, vrillé en vrac dans le sac à la place du charbon de bois ; il dort à poings fermés, enfermé dans le sac, jeté ligoté dans la nuit artificielle.

Un homme dort en position de naître, le cordon serré au-dessus de la tête - juste une fente par où respirer, par les yeux.

La tête dans le four, le corps sent le fumé. Soleil étouffeur de trop d'affection.

Lumière de sabre, de pales d'hélicoptère près du visage, frelons tout autour.

Personne n'a peur, ni ne suffoque en sortant la tête.

Giyorgis cathedral

Il fait encore très nuit à cinq heures du matin.

Au portail cadenassé de l'église, femmes et hommes font halte avant le travail.

Ils prient les mains passées entre les barreaux.

Femmes en *shemma* de blancheur, homme en chemises immaculées - en aubes civiles, toutes particules d'attraction très fort plaquées contre le fer.

Les fidèles chuchotent des repentirs et des promesses, que les travaux du jour apportent juste portion, qu'à un bonheur succède son équitable contrepoids de peine.

Tous les millimètres fervents gagnés par écrasement contre le portail sont bons, qui rapprochent du cœur du réacteur d'où le dieu à visière dorée dirige l'usine de production de fatalité - distribue des bénédictions rétribuées.

Est-ce prier que de brûler d'impatience, que de s'offrir dès potron-minet au rayonnement froid des prêcheurs en habit de soie violette, qui eux dorment encore, théologiens de la résignation ?

Il fait encore très nuit à cinq heures du matin.

Des chiens errants, noctambules que la chaleur du jour latent assommera, trottent tête droite. Ce sont anges qui cachent leur faim, anges sans maîtres, qui ne quémandent ni ne rapportent rien - chiens spéciaux d'ici.

Ils sont prières vivantes adressées à moi, sauf que les prières ne rassasient pas, ni l'amour virtuel mais celui des chiens.

Mercato

Rue à brouettes de mangues et de bananes, pyramides d'équilibres à vous arracher les bras.

Le vieil homme me montre son panier de quelques œufs à vendre, dont un cassé sur un amoureux matelas de paille : on voit le jaune.

Des troupeaux d'ânes chargés de parpaings, galettes de bouse ou des sacs de farine, trottent et traversent les avenues à leur tour avec les piétons. Les ânes d'ici sont disciplinés.

Un homme porte centré sur la tête une plaque de tôle en fer qui bat des ailes, poignard à quatre lames à hauteur de mes yeux.

Tous se rendent de partout au *Mercato*.

Seule une meute de chiens, épuisés par une nuit de quête, dormant sur le flanc, à l'ombre d'un eucalyptus - chiens chauds, mes amis.

11 STÉNOPHONIES

1 R le point.

à m g

m
 $\sum_{i=1}^m$ poème (x)

i = 1
 i = 2
 i = 3
 i = 4
 i = 5
 i = 6
 i = 7
 i = 8
 i = 9
 i = 10
 i = i
 i = m

r le .
 ma j mon c
 un d tu a .
 quand j' o des f r
 f .

Fig. 15 : Front view, side view

r le p .
 l' e de m
 qu' est ce que la m
 le r est r .
 a, à, â : <a> [a]
 [ɛ:R lə pwɛ]

ma f ma p
f ma c a

p la plus i
de m m

s de mon c
mes e ma p

o t c
quel n te d .

$i = 4$

quand j' o des f r
 p p f a
 quand je c à p de là
 l' i g de f
 quand a plus elle je m' i
 que mon i a
 le f

p des f r est un être
 qui e en dehors de m
 v l' e v de la p
 de la p
 e t c .

10 Ada

a d a point.

*i vous dans l' e en r tous ceux qui p
 où est cet a sans p de t r
 d les t t l' o s
 des s et des l de la n c'est le p
 pour a les t les p et les p
 un b g d' a à i
 l' e la f cette p d
 du b l les m par lesquels nous sommes d
 c'est comme une d r des c
 de f s à tous par le s du p o
 r l' h du p et des s
 un g qui s' i p dans la p
 une l c peut b qui ne m jamais
 et é à travers les t dans les t les plus p e*

5 Correspondances élémentaires

la NaU eSt uN tPI OÙ de VIVN PILiS
 lISseN PARFOIS SOTi de CONFUSEs PAROS
 l'HO y PSSe à tRaVerS deS FOS de SBOS
 qUI l'OBSeVN aVeC deS rArS FAmLiS.

COMme de IONS éCHOS qui de IOIN Se CONFONN
 daNS UNE tNBrUSe et POFON UNi
 VAs COMme la NUI et COMme la CIAR
 leS PARFUS, leS COUIUS et leS SONS Se rPONN

Il eSt deS PARFUS FIS COMme deS CHIS d'eNFNS
 dOU COMme les HAuBOIS VS COMme les PIS
 et d'AutreS COOPUS rICHs et TIOPHNS

ayaNt l'ePNSION des CHOSS iNFINiS,
 COMme l'AmBr le mUSC le BeNOIN et l'eNCNS
 qul CHNN leS tRaNSPOS de l'eSPrit et deS SNS

2 Des objets de sable

De quoi rêve le poète ? Non pas de maïs mais du nain jaune : “Le poème est beau si nous devinons qu’il est l’expression d’un désir et non le récit d’un fait” (*Le livre de sable*).

D’où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Gauguin infligé d’un tourment infernal répond pacifiquement par peindre de hardis vitraux. *Que dois-je faire ? Que puis-je savoir ? Que m’est-il permis d’espérer ?* Kant empruntant des entrelacs d’une autre sorte trouve la paix sans repasser deux fois par le même pont. De quoi rêve Borges : de désirs d’interprétations.

Dans un de ses plus beaux essais intitulé *Les porteurs de lanternes*, Robert Louis Stevenson raconte cette joie d’enfant. Au lieu et à l’heure convenus entre des camarades, il s’agissait de se rendre avec une lanterne dissimulée sous la houppelande sans réveiller la réprobation en traversant le regard des adultes.

La joie indéfinissable participait du franchissement de l’interdit dont l’irradiation confinée désobscurcissait le pas. Mais aussi l’excitation produite par la détention élective d’un signe d’appartenance. Une brûlante, fumante, mal odorante cage où la lumière se contorsionne, éclaire en ménageant des ombres ces chemins qu’emprunte l’esprit d’enfance des voyageurs : des raccourcis qui retardent.

Un modèle de lampe qui ressemble à celui que Borges blottit contre lui quand il nous restitue la joie indéfinissable de lire dans le halo vibrant d’une flamme, tantôt huileuse et c’est une lampe d’Aladin, tantôt acétylénique au front d’Ali Baba, toujours trouant notre nuit spéléologique.

Tout est bon qui perturbe nos préjugés. Jusqu’à ce jour, les êtres humains ont survécu à la platitude, aux terrorismes, à l’héliocentrisme.

Maintenant ils craignent le déluge. Marx n’écrit-il pas que la phrase préférée des capitalistes est “Après nous le déluge !” qui ne croyaient pas si bien dire, au sens propre d’anticiper le destin climatique de la planète...

Maintenant ils craignent le déluge. Marx n’écrit-il pas que la phrase préférée des capitalistes est “Après nous le déluge !” qui ne croyaient pas si bien dire, au sens propre d’anticiper le destin climatique de la planète...

Si nous persistons à survivre, ainsi qu'il nous échoit de purger cette peine, ce bien selon Silène de mourir demain, qui nous entraînera d'ici là au combat contre la perversion sémantique ? Un patient, récurrent travail de démontage des syllogismes simplificateurs - de démythification : Borges en désillusionniste paradoxal dans un labyrinthe de miroirs sans fil.

Beaucoup s'agacent de ce qui s'apparenterait ailleurs à de la pédanterie : si Borges use (ruse) d'érudition, rien d'immodéré mais semblable recours à ce qu'en mathématiques on convoque de définitions et d'axiomes, l'élégance démonstrative naturelle.

Façon de déambuler en ville au crépuscule sans presque pas de but, reconstituant une destinée d'après le nom des rues. D'aucuns inventent des personnages, des concepts, des images.

Borges opère des rapprochements à faible probabilité, pervertit les lieux communs. «Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre subject : nous ne faisons que nous entregloser», (Livre III, chap. ; XIII) : défense et illustration d'un Montaigne qui réinventerait des livres référentiels, les citerait à comparaître dans sa librairie neurale.

Toujours la même généalogie d'écrivains anglo-saxons et nordiques à haute fréquence : *Le monde comme volonté et représentation*, *Les Mille et une nuits*, *La Divine Comédie* et le *Quichotte*.

Borges en chevalier errant dont la lance blanche désarçonne, l'épée frappe d'estoc et de taille triangles et cercles dantesques quand la nuit tombe. Une œuvre en mouvements tâtonnants, mais aux rayures de tigre.

Il y a un côté brûler ce que l'on a adoré, une ironie dont on finit par ne plus savoir si on en descend les degrés ou gravit la spirale : l'idée que toute doctrine est vaine, seuls comptent les moments de l'élaboration et de la réfutation. Là résiderait l'héroïsme de Borges.

«Les nuages prennent parfois la forme de montagnes ou de lions». La phrase est neutre d'autant de protons en son noyau que d'électrons composant les nuages. L'image peu fréquente et simple, merveilleuse de simplicité.

Le poème tibétain. Rien de plus abstrait qu'un tableau figuratif, ni plus figuratif qu'un tableau abstrait, encore les choses sont-elles plus compliquées. N'en déplaie aux algébristes booléens, la vérité est analogique. De l'encre sur le papier surgissent des arcs-en-ciel.

Je vois Borges en souverain du relatif, partageant avec Einstein la même conception sidérale du temps. Il me revient chaque histoire rajeuni, Tirésias en route pour des Bacchanales avec les naines blanches, ces étoiles visibles seulement par le calcul.

Les relations d'incertitude d'Heisenberg stipulent que l'on ne peut connaître simultanément le temps et le lieu de toute action : ainsi les faits illustres des gauchos que Borges relate.

Gödel démontre la déception qui s'attache à toute démonstration et réciproquement combien la vérité demande qu'une de ses parts demeure obscure pour éclater, dans la proximité de Nietzsche, en précurseur joyeux...

Suis-je tombé, ai-je sombré dans le travers des exégètes de Whitman que Borges dénonce et qui consiste dans "l'adoption par les critiques du style et du vocabulaire de ses poèmes, c'est-à-dire justement du phénomène surprenant que l'on cherche à expliquer" (*Enquêtes*) ?

J'ai rencontré Jorge Luis Borges à Genève, au soir d'un soir de sa vie. Les livres ne remplacent pas le vivre. S'il me manque de savoir qu'il a cessé de vivre, il continue dans la lumière lunaire à chercher le mot runique.

6 Des objets-photos

Quand la pulsion du rendre compte de tels objets trouvés reste la plus forte. Lesquels retournent à la perdition sitôt inventés. N'existent que pour l'instant de l'extraction. Et du renfouissement. De la dénomination.

Choses dépourvues de valeur d'usage qui appartiennent à une civilisation intra-terrestre, d'après l'apparence.

Mutisme dans quoi ce monde plonge, soi et lui. Alors il parle par images, photographiquement.

Non sans les avoir préalablement reconstitués de mémoire, dupliqués, rendus à rien qu'une apparition, clairs obscurcis.

Un mot fouillé dans le madrier noir, et martèle : IMAGO. Composé pour l'impression, sa force de presse. Telle extra-lucidité n'est pas faite pour éclairer. Ou bien alors au magnésium.

Entre chiens et loups, déterre les os de gaulois ostéoporeux et des organes fossilisés, de reproduction : les photographies de la sépulture avec son nécessaire pour le voyage. Un théâtre des fouilles au mufler et à la griffe.

Coins écarteurs, pieux perceurs et le chanvre des cordes qui s'effiloche : des instruments de *crucifictions* et d'huile ointes, les photographies. Après que les corps aient été décrochés.

Ou les outils refroidis d'un maréchal ferrant : ses pinces, son tablier de cuir. Mais quel animal dont les sabots requièrent cet alphabet. Le martèlent.

Bielles, arbres à came, boulons à gros écrous six pans, bloc et pistons, toutes les pièces d'un moteur qu'on aurait bien de la peine à refaire marcher. L'éclaté d'un tracteur mastodontique, malgré que les courroies et les retours de manivelle.

Ainsi des masses aux géométries inusitées en ces demi-jours médiévaux, les éléments d'un jeu de déconstruction enduits de bitume.

Ce serait donc des trophées d'après joutes exposés sur pieds, leur centre de gravité au bord de sortir du polygone de sustentation. Des oscillateurs insolites.

Hors du damier jour et nuit, les pièces prises à l'adversaire selon des règles absconses.

La table est ronde, la tour carrée, le désert autour. La dame et le chevalier demeurent introuvables.

On se rappelle des portraits tout en rousseur aux reposoirs pour la tête et les mains tant il fallait poser longtemps sur le verre. Mais alors après que le sujet se soit *fantomatisé*.

Dans la grande ville déserte et détaillée à l'extrême, les rues pavées à impasses mènent toutes à un certain fauteuil Louis XIII. Le rêve offre parfois de ces accoudoirs.

Remontées à la surface pour ensuite, surnoircies de cire et de suie au chiffon, des photographies impossibles à effacer. Laisse un goût de sirop d'orgeat, l'insistance.

Voilà ce qu'il advient quand on laisse les enfants dans le noir jusqu'à ce que brusquement la lumière pénètre dans la chambre.

Plus de risque de pleurer en compulsant vingt ans plus tard les photos encore brillantes rangées dans la boîte à chaussures. On scrute les signes de vieillissement sur la surface glacée mais tout est vieux de toute éternité.

L'appareil à soufflet en ce qu'il rappelle un livre, relu au point que le cuir se desquame aux pliures.

Le gris de la farine, le pétri de la pâte, la croûte de pain. De deux pâtons qui se touchent sur la sole durant la cuisson ne dit-on pas qu'ils baisent ?

Coteaux de ceps en croix au long des câbles, on se demande quel vin de commissures.

Pour paysage, des alpes en studio, avec séracs, glaciers, moraines, mélanges plâtreux et de carton alvéolaire. Surgies de la compilation de matériaux recueillis lors de nocturnes vendanges urbaines. Car le modèle est réduit pour être agrandi.

À prendre la copie pour l'original si la photographie de la maquette n'avait pas été retrouvée ni photographiée avant destruction, avant destruction de la reproduction tridimensionnelle. Ce détruisant lui ajoute une quatrième, apocalyptique.

Nuque, cou, épaule de charbonnier au roulement des boulets en vidant son sac sur la montagne.

Des éclisses de cageots entortillés de fils de fer, membrures aux angles de dépouille qui épouse. Les sangles et l'attelle mais pas le membre improbable à ressouder. Le corset, pas le corps.

Les sarcophages sont des nacelles d'aérostiers revenus de trop haut.

C'est alors que le vent de l'esprit gonfle la chaussette blanche, souffle dans la direction de l'inénarrable, que les lucioles balisent la piste.

Turlututu, chapeaux pointus : ILLUSIO tout cela.

39 Ce baobab en fleurs

... a une âme de roseau pincé.

Il parvient à soustraire de son instrument à air des sons qui épousent le chaos du monde. De son instrument à sons, des airs qui rétablissent le désordre des choses : télescope acoustique braqué sur Ailleurs, miroir tubulaire sur lequel on dirait que les choses de ce monde s'anamorphosent.

À intervalle régulier, il joue des bouts d'hymnes, à la joie obscure des fonds d'univers turbulents. Qui aime le suivre ou le précède n'est pas la question. Qui l'aime à l'oreille se dit que.

Que sa fanfare traverse la mémoire ou les villages verts, sons à l'horizon, coupe à travers les champs de *luzerne* et de *colza* en fleurs, déchiffre les éblouissements au code instable : à vos clairons.

Cela s'appelle de la musique par similitude avec les graines de *colza* qui virent à de noires pages de *Liszt*, *noirent* les champs ponctués de coqs à crêtes coquelicot, de marguerites mais de bleuets.

Un *rumissant* qui opère le tri entre l'herbe et les boutons d'or. Il se susurre qu'il revient du Bord Ourlé de boAs déconstructeurs.

Dauphins qui ricochent et avancent à reculons. Une baleine bleue fait des ronds. Elle danse avec une fontaine en équilibre sur la tête. Moult *kriills* enfourne. Le swing est banni au risque de la ronde.

Des poissons-voiliers autour, dont la peau change de couleur pour prévenir les membres de la bande de ses intentions.

Un élégant fait des nœuds avec sa trompe.

Quel est ce charmeur de crotale qui siffle c'est la fête ?

Ce *zèbre-pinson* pondeur de pensées à la coquille striée d'interférences ? Toutes sont à la parade.

Une ménagerie d'écailles et de plumes, d'épaisses peaux à la fragilité de b b, ce n'est pas le poids, quitte en ribambelle le tube évasé, tordu en Z par notre plombier insolite.

Quand brusquement toutes les colombes retiennent leurs roucoulades. Les voilà qui s'envolent par les clapets grands-ouverts. Sauf qu'il y a parmi elles rossignols, huppés, hirondelles, des *thraces* de sœur belle et aphasique. À l'approche de naïtre chante le philosophe. Les chants les plus sont.

Peut-on dire "tu es belle", t'offrir des roses bleues sans te réifier, te couronner sans s'agenouiller pour cueillir des choux ?

La gorge du dodo a des reflets qui bougent, d'assez trempée. Pigeons qui s'envolent se poser près de la fontaine sur le dos de la baleine.

Cela fait beaucoup d'ailes d'*azur* à t'attendre, de soleils à regarder dans les yeux, à sa façon de respirer et de battre du cœur, de paupières crispées.

Chacun porte une bague de fiançailles avec lui-même en signe de lieu d'où il vient et doit revenir.

La musique de cet homme derrière lequel nous chantons, dansons, embrassons qui nous voulons, nous âme l'un, musique blutée sans que jamais soit séparé le son de sa graine.

Faire du nouveau est-il une fatalité ? D'hommes noirs, aux poignets et chevilles aux bracelets de tourmaline rose, s'y sont blanchis les mains à pétrir la pâte après la cueillette du coton. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme : ceci est ma mie.

Il travaille à ce que le soleil ne s'éteigne pas encore. Il souffle jusqu'à ce que le croustillant doré du pain affame et le vent solaire hale.

On dit qu'à l'origine, *Jazz* a épousé *Do*, d'où le soleil, et que depuis leur fille et fils *Mib* et *Sib* ne cessent de cueillir des bouts de blanc de lumière.

Ainsi *Jazz*, féru de mathématiques mentales, pratique le calcul matriciel. Ce que je crois, ce en quoi. C'est-à-dire que je n'en suis pas exactement certain, selon toute probabilité.

Chercher l'asymétrie magique, la dérive ne sert-elle pas à en remonter au vent, toutes voix *défairelées*.

Il y a certains plumages et certains ramages qui se rapportent.

Ainsi la grue cendrée crie *kru kru kru* à la périphérie de l'étant auxquelles les batraciens répondent à la ronde, rebondissent.

Toujours se souvenir que les oiseaux descendent des reptiles, les baleines et les dauphins d'un loup qui aurait décidé de revenir à la mer. Entendez-vous le loup et le renard chanter ?

À l'écouter, l'océan reste bleu-ciel, même vu *do dessous*, avec des yeux d'émeraude trapiche. Cela s'obtient lorsque le souffle passe dans la chambre de décompression, au rythme de son cœur et de ses poumons : braise et soufflet encore.

C'est ainsi qu'il restitue à la surface ce qu'il a entendu dedans, ponctionné à des coudées de là, à des jambes alanguies, que déhanché suce le jus amer sous l'ongle de l'orteil, *les doigts caresseusement enfoncés dans la cuisse de son instrument*.

La chambre possède la forme d'un népenthès dont les trilles s'enroulent autour d'un roseau de cognac. *On dit que les grecs tiraient de la plante un breuvage magique qui dissipait la colère et la tristesse*.

Et la douleur à mesure que le roseau lui pousse dans la bouche. Un Amphion qui aurait troqué sa lyre contre un saxophone, construit des arches sonores.

Des poupées *kachinas* dansent autour de ce poteau de couleurs *dolorées*, tandis que les *berris* aux cheveux enduits d'huile de *colza* invoquent les ancêtres fameux qui inventèrent *bop* et *swing*, précieusement tenus à l'abri sous les clapets contractés de ses yeux quand il plie.

Les bouts de ses doigts scarabées descendent puis remontent le long de la face externe du népenthès, évitent le gouffre de justesse : heureusement les élytres.

Il barrit tout le spectre des possibles quand il croise le chemin d'un rhinocéros qui opine de la corne. Décortiquer le son de sa carapace est-il un but de vie ?

Baobab en marche, chancelant, offrir à tout-va des bouquets de fleurs aux fils melliflus, bouquets de cheveux aux anthères voisées, panthères apprivoisées ?

Haut, tel haut, que ma langue reste collée à mon palais *Si*. Il y a toujours un moment quand la procession s'introduit dans le champ de *colza* en fleurs, la couleur, le parfum, un flottement.

Et puis des béryls d'algues en pénétrant dans le flanc de la montagne *wah wah*.

Alors des salamandres sortent des feux de joie, se rêvent en petits crocodiles qui se mordent la queue.

Une fois un cygne se débat, le cou se tord de lui sucer le bec, le prie, les ailes délicatement serrées contre le torse, et c'est encore un autre chant, le même presque, toutes amarres désaccordées pour un ami qui a quitté la fanfare.

Une nuit, en rentrant à la maison, il monte sur la passerelle pour vérifier que le jaune est bien toujours aussi bleu : on ne saura jamais.

Il n'y a pas de passerelle.

89 Faire sécession

-494, ça gronde à Rome ! La plèbe s'est retirée sur l'Aventin près du sanctuaire de Diane. La promesse patricienne d'effacer les dettes des plébéiens contre un enrôlement dans l'armée romaine pour vaincre les Volsques étrusques n'a pas été tenue en dépit de la victoire. C'est la grève des *plébéiens*, des travailleurs et futurs prolétaires, la première de notre Histoire écrite, depuis qu'elle prend une H, celle des *clients* à merci de leurs *patrons* que Pierre-Simon Ballanche dialogue à nouveaux frais en +1829 à partir du récit de Tite-Live datant de l'an ±0, le premier round de la lutte gréco-romaine des classes.

“Je venais de visiter Naples ; j'y avais vu le tombeau de Virgile, celui de Sannazar. J'étais descendu dans les souterrains de lave où fut Herculanum... Parmi les molles eaux de Baïa, je m'étais souvenu de Néron, d'Agrippine, de Sénèque, odieux et déplorables souvenirs ! Je m'étais souvenu des splendeurs et des misères des siècles...?”

Le ton est donné où s'entend en sourdine “C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar...” que l'auteur de *Salammbô* ne fera lire qu'en +1863.

“Que s'est-il passé ? est-ce un anathème d'en haut qui exerce de telles rigueurs ? Non c'est une loi des choses qui s'exécute silencieusement. À l'origine, nous le savons par toutes les poésies théogoniques et cosmogoniques, l'homme combat les éléments corps à corps ; il brave l'air et le sol ; la contrée et le climat sont en quelque sorte, son ouvrage : dans les temps de fin, c'est le contraire qui arrive...”

Et tout dans cette *Première sécession de la plèbe* est à l'*advenant*. On est abasourdi par une telle prescience aux accents holderliniens. Armés de la lance antique, ça discute dur entre les sénateurs du pourquoi et du comment sortir de la crise sans que soient remis en cause “le lituus augural (la crosse) du prêtre et le sceptre du roi”.

Des fois que les Volsques en profitent pour contrattaquer. Et Ballanche pour les besoins de la cause, de convoquer *Le poète, Le Philosophe, Le Jurisconsulte et l'Historien*, quatre voix qui bientôt ne feront plus qu'une pour rendre compte des débats dans les camps séparés des plébéiens en quête de leader et dans celui des patriciens *stationnaires* (conservateurs) et *progressistes* (réformistes) pour que les mains

se remettent au service de l'estomac, suivant l'apologue de Ménénus Agrippa que relaie Ballanche d'après Tite-Live dans son *Histoire*.

Car enfin, qu'est-ce qu'un plébéien :

"Qu'il soit à jamais exclu de toute participation, même la moindre, à la chose romaine, celui qui ne peut nommer son père ! Qu'il soit toujours sans postérité comme il fut toujours sans ancêtre ! Sa race ne peut se perpétuer puisqu'elle n'a pas le langage qui exprime la volonté, qui reçoit et qui communique la doctrine... Ne les égalez pas à vous, puisqu'ils n'ont pas l'âme immortelle qui passe du père au fils ; mais du moins, faites-leur aimer la dépendance où ils sont placés par leur nature infime et mortelle... Que les patrons veuillent bien se concilier, par de bons traitements, l'amour et le zèle de leurs clients ; mais nous ne pouvons prescrire aucune règle. La justice suppose l'égalité. À eux, la mansuétude ! À vous l'impunité ?"

Plébéiens, analphabètes, ceux qui ne sont rien, comoriens devant ceux qui réussissent, "sans dents", "derniers de cordée" à dire de Présidents d'un République d'aujourd'hui. À quoi bon un code du travail ? Et Posthumus d'enfoncer le clou :

"Croyez-vous, dit-il, que Servius Tullius fût sans sagesse et sans prudence ? N'avait-il pas raison de penser que les plébéiens ne doivent pas être traités à l'égal des animaux ?"

Et sur l'Aventin, Servilius le représentant des Patriciens à l'adresse des Plébéiens :

"Ce qu'il faut que vous fassiez ! Pourriez-vous donc vouloir d'une autre volonté que celle de vos patrons ? C'est la nécessité qui vous opprime, la nécessité et non les patriciens. Invoquez la clémence et la bonté de vos patrons, puisque vous ne pouvez pas même avoir de volonté sans eux. Eux sont, et vous n'êtes pas ! Servilius pense que les patriciens ne peuvent ouvrir une barrière fermée par le destin, qu'ils ne peuvent donner un avenir à ceux qui n'ont point de passé..."

À côté de Servilius, c'est Bellutus qui s'exprime et puis Paterculus qui parle, le proclamé Brutus plébéien, pas le Brutus qui chassa Tarquin l'Étrusque :

"Le plébéien n'est point une brute, puisqu'il a reçu le don de la parole aussi bien que le patricien. J'userai de la parole ! La parole c'est le feu sacré de Prométhée ?"

Et Ballanche de recourir à patronymes pour ajouter de l'implicite.

Et c'est ainsi que fut arraché le traité qui créa les deux postes de tribuns chargés de représenter les intérêts de la plèbe sans que le droit de pénétrer dans l'enceinte du Sénat leur soit toutefois accordé, mais de s'en tenir au seuil, pas encore.

Et Ballanche de conclure, ventriloque d'un chœur formé par le poète, le philosophe, l'historien et le juriste :

“Maintenant que le principe progressif est créé ; il est créé pour soutenir une lutte interminable contre le principe stationnaire...”.

Interminable, c'est dit ! Mais alors comment cela se peut-il que Ballanche, l'ami de Chateaubriand et de Madame Récamier, contre-révolutionnaire, ultra-royaliste et réformiste nous adresse ce message qui nous touche à l'hippocampe par-delà ce temps ? Cet “interminable” serait-il lui-même à double-sens, “progressif” ou “stationnaire”, selon ?

C'est que Ballanche pense détenir la formule des événements, la mathématique des causes à effets dont toute son œuvre à l'antique constituée de “poèmes philosophiques” réunis par lui-même sous le titre de *Palingénésie sociale* porterait témoignage et dont la *Première sécession* apporterait une possible solution de continuité : on lit bien le paradoxe.

Traduisons avec nos mots d'aujourd'hui, que la trajectoire de l'Histoire moderne dans un espace à quatre dimensions suivrait celle d'une spirale tronconique. Que cette trajectoire se présenterait comme une suite de révolutions concentriques allant en s'évasant où les événements qui se ressemblent, s'assembleraient suivant une sorte de doctrine des signatures mais astronomique, entreraient en conjonction jusqu'à produire de ces arcs politiques aux points où Révolution et Destruction atteindraient la distance de claquage. Les fous littéraires ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

S'agit-il dans cette *Formule générale* de proposer un nouveau *modus vivendi* pour que le monde de la finance persévère dans ses pouvoirs, consente à quelques contreparties sonnantes et sociales à l'égard des *plébéiens* frappés des profits croissants du patronat *patricien* avec le machinisme grandissant - la bonne conscience en prime - au lieu de quoi il y aurait à craindre de plus égalitaristes revendications. Charles Fourier a 57ans en +1829, année de la parution du *Nouveau monde industriel*, Proudhon a 20 ans et Karl Marx 11, même s'il reste encore aujourd'hui à démontrer que l'horizon de la “mise en commun”, que la généalogie du “nous” n'est pas eschatologique.

Aussi pour qu'au fond rien ne change, s'agit-il de courir de plus en plus vite comme dit la Reine Rouge à Alice, interminablement et que dira Albert Einstein mais dans la direction inverse quelques espace-temps plus tard.

Et quel meilleur moyen pour traverser le miroir que de se regarder dedans avec l'antiquité dans le dos ? Tite-Live traduit avec les mots de +1829 dans la pensée de -494, c'est donc à notre tour de traduire Ballanche avec les mots de +2017 dans la pensée de +1829.

La lecture n'est-elle pas une traduction dans la même langue en temps *ré-actuel*, une *re-lecture* - chose que magistralement démontre Walter Benjamin dans *La tâche du traducteur* - lire, *tradelire*, tâche de poète. Et c'est merci à Pontcerq d'avoir sorti du sommeil le chevalier Ballanche dont notre langue est la suzeraine.

98 Revue nègre

The Negro anthology

Cassez votre tirelire, revendez les livres que vous ne relirez pas ou que vous ne lirez jamais, procurez-vous la *NegroAnthology* l'*Anthologie nègre de Nancy Cunard* !

Ou si vous êtes impécunieux, consultez le passionnant numéro de *Gradhiva* 19/2014 publié à l'occasion de l'exposition intitulée

"L'Atlantique Noir de Nancy Cunard, .1931-1934" qui se tint au musée du Quai Branly et que l'on peut consulter *in extenso* ici

<https://journals.openedition.org/gradhiva/2766>

et ici le sommaire :

<https://journals.openedition.org/gradhiva/2814>

Et si vous ne lisez pas la langue anglaise, vous serez passionné par l'iconographie de la *NegroAnthology* laquelle n'est jamais strictement illustrative, ajoute des effets de réel si l'on doutait de ce que les mots signifient, et constitue la moitié du livre : dessins, photographies et reproductions de documents de toutes sortes, artistiques, sociologiques, historiques et littéraires jusqu'aux partitions de chants africains et de blues.

Livre imprimé à 1000 exemplaires dont le fond entreposé à l'imprimerie de sa résidence dans l'Eure fut détruit lors d'un bombardement en 1940.

Livre historique devenu un ouvrage de collection que voici comme sauvé du feu par les Nouvelles Editions Place. Ce facsimilé *in-quarto* de haute-fidélité à l'épaisseur biblique est un livre de poids. Son poids n'est pas uniquement le résultat du produit de l'accélération de la pesanteur terrestre (9,81) par la masse de ses constituants sélectionnés, magnifique de cohérence formelle.

Ce qui en fait le poids ne résulte pas au premier ordre de son grand format obligatoire compte tenu du choix d'exhaustivité et de précision anthropologique des savoirs traversés à la profondeur océanique de ses 912 pages.

Non !, grand format car à l'échelle du continent africain dont la superficie est peu ou prou équivalente à la somme de celles des Amériques du Nord et du Sud ajoutées à celle de l'Europe de l'Ouest, c'est-à-dire à celles des pays colonisateurs, du Portugal renaissant, de la Belgique et la France, du Royaume-Uni avec l'Allemagne et l'Italie du Traité de Berlin en 1885 ;

superficie africaine à laquelle il conviendrait d'ajouter celle de la destination finale des déportés africains où vivent les descendants des survivants : un ouvrage isomorphe à la superficie du peuplement africain sur Terre.

Nancy Cunard, après la passion Louis Aragon prend pour compagnon Henry Crowder, pianiste de jazz à qui la *Negro Anthology* est dédié : il sera son initiateur à la cause aframéricaine et le détonateur de son engagement pour l'émancipation des noir-e-s, disait-on alors (encore aujourd'hui...), noir n'étant pas un nom de couleur mais une absence de couleur, un adjectif à la façon du corps noir en sciences physiques, absence que les êtres humains ont en commun, comme-un, obscurément, intérieurement.

En Angleuropéenne consciente qu'elle ne pourra pas échapper à des formes d'essentialisation compte tenu du caractère récessif des stéréotypes que le colonialisme a greffés jusque dans nos cellules, Nancy Cunard, dont la signature revient en tant qu'auteure de poèmes, de reportage et de traductrice, va canaliser ce travers consubstantiel à son appartenance tribale de grande-bourgeoise, fût-elle en rupture de classe, en construisant son poème anthologique à partir de contributions confiées dans leur grande majorité à des écrivain/es, musicien-ne-s, artistes, sociologues, journalistes, professeur-e-s, économistes de couleurs pigmentées d'Afrique, Africain-e-s, Aframéricain-e-s, Afrofrançais-e-s augmentées de quelques peaux roses.

Leurs portraits photographiques en témoignent pour lever les doutes réflexes. La *Negro Anthology* recueille toutes les formes d'expressions sur tous les sujets touchant la cause africaine devenue une cause, du moment que l'européen y a posé le pied pour des histoires d'or et de religion. Karl Marx date la première mitose du capitalisme bactérien du premier jour de la colonisation africaine : nous y sommes encore...

Remontant aux origines de l'Histoire du continent jusqu'à ses extensions américaines, en dépit de ce qu'en dit Hegel, laquelle Afrique a beaucoup inventé, la métallurgie du fer chez les Mossi, du bronze chez les Yoruba, en dépit de ce qu'en dit Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor que la raison serait grecque et la sensation nègre, la belle justification colonialiste, raison et sensation que de nombreux articles de la *Negro Anthology* contredisent rationnellement et sensationnellement - poétiquement -, décrivant ses Empires et leur décadence à l'arrivée des premiers galions avant que la décadence des empires colonialistes ne commence.

La *Negro Anthology* illustre ce que notre époque moderne a appelé l'Art Africain qui n'existe pas, ses représentations plastiques, masques et sta-

tuaire, en bois ou bronze, “inventés” au British Museum par André Derain, sans lesquelles l’art de Picasso ne serait pas ce qu’il est ni “Les Demoiselles d’Avignon”, pour aboutir aux conséquences de cette Histoire que l’on pouvait dresser en 1935, l’esclavage aboli (pas partout), mais pas la ségrégation ni la discrimination économique-raciale (partout) ...

La *Negro Anthology* est conçue dès 1931 dans la poussée de la *Harlem Renaissance* dont témoigne la revue *FIRE ! 1926* (“FEU ! 1926”, Ypsilon éditeur, 2017), réalisée par des artistes afro-américain-e-s exclusivement et dont on retrouvera tous les noms dans l’*Anthology* et bien d’autres de créateur/es et penseur/es méconnu/es ès arts et sciences humaines qui sont aussi exactes que les plus exactes pourvu que le poème.

Bien sûr celui de Langstone Hugues et bien sûr celui de Zora Neale Hurston, anthropoète et reporter - *reपोeter*. La femme de théâtre procédera à la transcription de l’anglafricain parlé au “Congo américain” que le Mississippi irrigue, dans l’intuition que l’émancipation viendra de l’ennoblissement poétique du créole de Harlem à l’écrit.

S’ajoutent des contributions anglafricaines entre lesquelles se glissent les noms de William Carlos William, Louis Zukofsky, Benjamin Péret, René Crevel, Rabea Ravelo, ces dernières françaises traduites par Samuel Beckett et le véritable Ezra Pound :

“The lake of an edition of an anglo-saxon version of *Erlebte Erdteile* (from Leo Frobenius) I can only take as indication of the bestial idiocy of all American and English book manufacturers, sellers and parasites, and as a monument to the utterly unfathomable degradation and imbecility of our university system which makes no provision for works of general and fundamental interest...”

qu’il n’est point besoin de traduire...

1935, l’époque n’est pas encore à la prise de conscience que la langue est le vecteur de plus grande norme de la domination, que le travail des Maîtres d’école expatriés, avant celui des Marchands, qui sont des chirurgiens du cerveau quand ils ne sont pas également des Missionnaires religieux (la fameuse règle des 3 M...), consiste à opérer un “renversement” des valeurs, le langage référentaire ouvrant le ciel au mystique, et à adresser les plus brillants des élèves reconditionnés aux Ecoles Normales pour qu’à leur tour ils diffusent la bonne parole : il n’y a pas de meilleur maître que celui qui a baisé la main du sien.

L'époque n'est pas encore à la prise de conscience que rien ne changera en Afrique tant que la langue mère, celle de la pensée native, vernaculaire n'aura pas chassé l'apprise, la véhiculaire avec arcs et flèches de la création littéraire aux pointes de poèmes.

Décolonisation culturelle que Ngũgĩ wa Thiong'o appelle de son espoir qui n'interviendra pas et continuera d'oblitérer tout développement de quelque nature que ce soit tant que les intellectuel/le/s africain/e/s écriront et pour certains en chantant les louanges dans la langue de l'ancien colon. Référentiaire, mystique, vernaculaire, véhiculaire : j'emprunte les termes à Henri Gobard, *L'aliénation linguistique, analyse tétraglossique* (préface de Gilles Deleuze, 1976) - ce qui l'oppose aux nigériens Chinua Achebe ou Wole Soyinka et aux écrivains africains de la nouvelle génération qui écrivent en anglais (i.e. en français) se disant préoccupés essentiellement de style, sauf que le style qui est "l'homme même (Buffon)" est politique, et acte une victoire mentale.

Un tour de passe-passe où les sévices corporels, dont Rome feint de battre encore sa coulpe, laquelle aurait lu Edward Gibbon auraient été substitués par l'aide déresponsabilisante au développement, sachant qu'il n'y a pas d'aide sans contrepartie, et que la contrepartie de la langue, c'est l'âme : ce contrat faustien tacite parfaitement argumenté dans *Decolonising the Mind : The Politics of Language in African Literature*, 1986 ("Décoloniser l'esprit", La Fabrique, 2011) : nous sommes loin de Césaire et Senghor...

Après Ngũgĩ wa Thiong'o écrivant en langue kikuyu, des écrivain-e-s en wolof au Sénégal conquièrent un nombre croissant de lecteur-e-s sans commune mesure avec le nombre de lecteur-e-s de leurs cousin-e-s francophones, qui par ailleurs feraient d'excellents traducteurs du wolof ou du peulh si jamais.

Au Rwanda, conséquence du génocide où l'état français a apporté la preuve que l'Histoire se répète, une fois encore l'Histoire et la preuve qu'elle se répète, la langue française incarnant la répétition de la répétition est désormais remplacée par l'anglaise comme langue exclusive d'enseignement.

L'anglaise n'a-t-elle pas la prévalence chez nous en seconde langue à l'instar de beaucoup ailleurs dans le monde ? L'anglaise en tant que langue froide, pour servir d'esperanto entre les nations.

Et pourquoi pas la langue silencieuse des signes, quand la langue est prise à bras et à mains le corps...

N'oublie pas que "nation" vient du latin *natio* désignant les enfants d'une même mère, d'une même "portée" comme on dit en musique, et partageant la même langue maternelle : la langue du poème...

Fire !! Harlem 1926

Un premier et unique numéro de *FIRE !! HARLEM 1926* comme on le mettrait aux deux boosters, ! et !, d'une fusée dont la coiffe contiendrait un extrait de roman, deux nouvelles, un essai, une pièce de théâtre et des poèmes ; une revue rythmée de vignettes art déco, dessins au trait et bois gravés aux noirs denses ; un numéro unique, le stock ayant brûlé lors d'un incendie comme si le titre de la revue lui avait mis le FEU !!

Sous la direction de Wallace Thurman, 14 contributeur-e-s dont Langston Hughes en jeune écrivain de 24 ans aux poèmes émetteurs fort et clair et toujours en orbite dans l'espace de la poésie américaine - dans l'espace du poème.

La revue *FIRE !!* témoigne de ce qui s'est appelé *Harlem Renaissance*, "La Renaissance de Harlem", ce mouvement artistique que la post-face de Claire Joubert contextualise, actualise, éclaire comme une fusée, pour reprendre sa comparaison.

Un manifeste sous-titré Trimestriel *Dedicated to younger negro artists*, "dédié aux jeunes artistes nègres", pour donner à lire, c'est-à-dire à voir et à entendre à quelles gorges la langue africaine-américaine s'est enracinée et desquelles affranchie, s'émancipe.

Car si le corpus des écrivains et poètes africains-américains est considérable depuis Phillis Weathley née au Sénégal en 1753, la nécessité s'impose dans les années 20 de mettre en avant les talents expressifs et différenciés des lettré-e-s noir-e-s dans la valorisation des virtualités formelles de la langue anglaise-américaine transmise sur le tas de coton.

En 1926, une population considérable d'anciens esclaves peut encore témoigner directement et leurs récits être recueillis dans le cadre du *Federal Writer's Project 1936-1938*.

Dans l'anthologie *La poésie négro-américaine* parue chez Seghers en 1966, Langston Hughes écrit, toutes illusions abrasées :

“La plupart des poètes noirs il y a cent ans, et la plupart des poètes noirs d’aujourd’hui ont le sens de la protestation... Le sujet de base le plus authentique de la poésie des Noirs n’est pas l’amour, les roses, le clair de lune, ou la mort et le désespoir pris dans l’abstrait, mais la race et la couleur (et les problèmes émotifs qui s’y rapportent) dans un pays qui traite ses citoyens de couleur, y compris les poètes, comme des parias.”

Pas sûr que les choses aient changé décisivement dès lors que la langue restera intrinsèquement discriminante et maquillera la contradiction sous couvert de logique floue : ainsi Liberté, Égalité, Fraternité ne prennent-elles pas encore une “e” au féminin en langue française et si l’on ne dit plus “négro” ni “nègre” on dit encore “noire”, avec ou sans “e”, ce qui est faux à précisément parler, puisque d’être humain à peau noire ou blanche, il n’existe que dans l’*obscurité* intérieure du corps ou bien carbonisé : *FIRE !! HARLEM 1926*, première tentative de démonstration.

Et que les traductions de *FIRE !!* soient le fait d’un seul traducteur, Etienne Dobenesque parvenant à restituer la diversité des styles des contributeur-e-s, n’est pas le moindre des défis qui aient été relevés et dont il explique les modalités en note de fin. On pense en particulier à la traduction des dialogues en “dialecte” de Harlem dans la pièce de Zora Neale Hurston, laquelle demeure un pur poème sonore. ajouté au fait qu’il est rare qu’une revue en langue étrangère, fut-elle unique aux sens d’une et d’incomparable, fasse l’objet d’une traduction intégrale.

Et respectueuse des singularités comme des récurrences, et d’une reproduction à l’identique, sans être un *facsimile* - une performance graphique signée Pauline Nuñez - alliées à l’intemporalité des contributions, leur actualité...

Et rare qu’une revue aboutisse à un poème de poèmes, un défi éditorial relevé et remporté : *FIRE !!*

99 Une vie radieuse

Un évènement est intervenu dans ta vie. Nous ne saurons pas précisément lequel, sinon qu'il semble qu'il ait déclenché une réaction qui n'a pas été indolore, mais attends, sans que le moindre indice d'une plainte y soit exprimé mais que tu veuilles seulement partager ta vision du monde à partir de maintenant, le tien qui est notre monde, pas de discussion, ta vision à ceci près les mots, le monde tel qu'il t'apparaît dorénavant, radieux, paradoxalement, voire.

Non que tu veuilles sciemment occulter les causes qui auraient produit ce retournement, ce changement d'état, qui ont déclenché le désir de rendre compte de cette nouvelle perspective, non que tu trouverais indécent de t'ausculter, n'es-tu pas l'auteure d'un livre intitulé *Coït* ni d'itérer sur les causes de ce changement d'état, non. *La vie radieuse* ne relève pas d'une thérapie mais d'une *Terrapie*.

Tu aurais décidé de te laisser irradier par la vie sur Terre, telle qu'elle t'apparaît dorénavant partie d'uns et d'unes ensemble.

Tu aurais décidé de noter, non pas ce qui s'est passé à partir de ce moment-là, mais juste après, ce dont tu n'aurais pas eu vraiment conscience avant, qui était là et pas là à la fois, des visions transformées en auditions d'espérance, non plus de ces visions qui distordent mais des visions tangibles, partageables, redressées par le réel : poème.

... / *l'eau de l'eau de l'eau*
lacs continents monts et forêt résine son de
papier ce que je déduis hors du texte une densité une
somme se transforme infra simultanément des assu-
jettissements des ordonnances des géométries des
pages des plans autrement idoines /
la lune le jour translucide...

Un évènement que tu devineras sans le savoir puisqu'il t'est arrivé le même ou bien qu'il va t'arriver, de sorte qu'il "nous" est également arrivé, non pas à ce "nous" excluant, ce "nous" si proche de "non", ce "nous" et "les autres", mais à ce pronom inclusif (ce je tu il et elle où le je est tu tandis qu'il et elle sont tués mais pas le tu) et universel (nous vous ils et elles dont ils et elles sont nous par vous c'est-à-dire nous toi) auquel se rapporterait *La vie radieuse*.

Et comment décrire alors ce qui arrive sinon en inventant une syntaxe, en ne radiant aucun mot du lexique dont les rayons alpha, bêta, gamma te traversent jusqu'à Z, les mots constitués des symboles des atomes dont est fait la Terre et les étoiles, le cristal, le végétal et l'animal, bref la vie sans solution de continuité.

Tout d'atomes comme ceux dont est fait la mirabelle la bien nommée dont tu viens de cueillir un plein panier dans le jardin comme autant de soleils miniatures avec au bout des doigts l'idée d'une tarte gigantesque à partager et celle plus tard d'une bouillotte de noyaux : La-V-I-Ra-Dy-Eu-Se.

Et d'écrire dans le langage formel du poème, dans ce code craqueur de code et d'opérer la transformation de la désespérance de vivre à ton époque en joie de la déjouer, ce jeu d'à qui perd gagne, ce "je" de "dé", ce "dé-je" : poème.

*... /sens physique exotique sur le terrain quatre coqs
plus une poule jusqu'au talus la qualité de la terre
meuble des plants de framboisier sauge ail romarin
des pommes de terre / en quantité
/ sous les feuilles le puits une pompe une
fosse septique sur le cadastre des repères une croix
à l'ouest de l'ouest l'est / la qualité
est-elle une direction ? / ...*

Ou bien encore, de concevoir un poème en tant qu'appareil de mesure du rayonnement de la matière verbale dans le but d'indiquer la direction diamagnétique de l'espérance : la direction de l'errance.

Tout cela exprimé d'une phrase sans point ni virgule sauf parfois la pose de questions primordiales, les seules qui soient également des réponses, la vraie question supposant la forme d'un poème colonnaire sur lequel tu pourras revenir t'appuyer les jours où.

A la place des points et même parfois à la place des mots quand ils vont de soi tu as laissé du blanc. Blanc comme celui des yeux du monde dedans lequel tu le regardes et qu'il te restitue, ton regard, augmenté.

C'est alors que les mots cassent le blanc qui régnait sous les coupes de tes paupières et te guident les yeux fermés : l'obscurité n'est que l'ombre d'une chose qui brille quelque part.

... / au centre / avec
 / le reste des étoiles éteintes exoplanètes
 agglomérats provisoires similaires nos liquides pu-
 pillas lasers nos canaux sont-ils des tubes ? je
 m'émerveille est-ce la vie ? / r a -
 dieuse / l'électricité grains de
 silice nos germes le carbone ses liaisons des re-
 flets est-ce la lumière ? ce que nous sommes ensemble
 / montagne /...

Si, dans le livre de Chantal Neveu au titre magnifiquement osé *en nos temps de détresse*, tu n'emprunteras pas les gouffres par lesquels certains guides te font passer, qui peuvent être des guides de haute compagnie, de ces gouffres familiers auxquels tu te tiens à bonne distance de visibilité, lesquels gouffres sont également les nôtres mais un nôtre inclusif qui ne marquerait plus la possession mais la mise en commun.

Existe-t-il des langues sans signe d'appartenance où les pronoms ne soient plus mis pour les noms mais tous les noms sans distinction redits à la place, ce qui serait un début - tu ne trouveras pas dans "La vie radieuse" la recette du bonheur mais simplement indiquée sa possibilité.

C'est un commencement : l'errance précède l'espérance...

1. SCHWARTZ (Barthélémy), *Benjamin Péret, l'astre noir du surréalisme*, LIBERTALIA, 2016.

2. *coït*, La Peuplade, 2010

1100110 La solution Zweig

Ceci n'est pas un livre, c'est un film "d'adieu à l'Europe" de Maria Schrader réalisé en 2016. Un film très-subtil relatant les dernières années de Stefan Zweig, depuis son exil lucide davantage que prémonitoire jusqu'au point suicide final ensemble, main dans la main, la joue de Lotte à l'épaule : il ne fait plus de doute en 1933 chez qui a des yeux pour voir que la persécution des juifs n'ira qu'en s'exécutant inexorablement jusqu'à l'extinction, à moins que quoi ?

Un écrivain répondant au nom de Stefan Zweig en tant que bouleversant paradigme de ce que le film suggère quant à l'utilité, l'efficacité ou l'inanité de l'engagement politique des intellectuels en tant que figures incarnées de la raison sensible comme on dit d'un ongle, en période de dérèglement politique global auquel s'ajoute aujourd'hui le climatique et l'économique, tous trois dérèglements en relations d'implication.

Le film te dit par la bouche mutique et le corps un peu raide de l'acteur interprétant le personnage Stefan Zweig, comme si le processus de rigidification avait débuté de son vivant, le film te dit qu'il faut te taire si ta parole n'est pas risquée, c'est-à-dire si parler n'est pas seulement une question de vie ou de mort mais de vie au moment de parler puis de mort pour te faire taire, pour faire taire l'inacceptable audible que *tu* dis, quand le pronom *tu* coïncide avec le participe passé du verbe *tuer*, le *tu* qui a participé au passé et que *tu* réalises qu'il en partage la responsabilité.

Le film dit que se taire en période de dérèglement est l'unique risque de ne pas parler que tu peux prendre, provisoire ou définitif selon la tournure des événements, l'intensité de la douleur du bras qu'ils tordent, si le désir se transforme en besoin de parler pour rien.

On le sait bien, les poètes détestent les mots, raison pour laquelle ils cherchent à s'en débarrasser au moyen du poème qui est une forme de silence, du silence qui est alors une forme de poème quand c'est un poète qui se tait. Du silence provisoire qui est une forme de poème quand c'est un poète qui écoute, ou définitif, de sorte qu'il ne soit plus possible de parler après.

Le dérèglement climatique auquel pourraient faire allusion les deux séquences qui se déroulent, la première dans la chaleur humide du Brésil tropical, dans une plantation de cannes à sucre, la seconde dans l'authentique hiver new-yorkais d'un appartement aux vitres maclées de givre, à ces brusques chan-

gements de conditions atmosphériques ressentis d'une séquence à l'autre comme des coups, lesquels variations brutales ne sont plus seulement dues à ta localisation sur terre, sur tel ou tel parallèle ou méridien mais à la dérive des tropiques, au découplage de la Géographie et de l'Histoire.

Quant à l'économique on sait que c'est un dérèglement contrôlé pour le bien de tous par une main invisible qui n'est pas celle qui récolte les cannes ni tient le crayon - capitaliste n'est pas un métier de poète¹ - mais celle qui tapote dans le noir et le vide à la vitesse du son sur le clavier de l'ordinateur - de l'ordonnateur intégré, programmé pour spéculer sur le cours du sucre à la vitesse de la lumière à Wall Street, l'une des plus obscures de New York, toponymie oblige, main qui masse des machines toutes dévolues à la *speculatio* (voir le puissant *bioème* intitulé *Chapitres de la chute*² de Stefano Massini)

Deux vitesses irréductibles, celle du son et celle de la lumière, dont seul le poème parvient à mettre le différentiel en équations, dont les tentatives de solutions, il y en a autant que d'inconnues, participent de l'impossible résolution.

L'impossible résolution, malgré que le poème soit cinématographique, *κίνημα* ne signifie-t-il pas "mouvement" et *γραφικός* ne signifie-t-il pas "action d'écrire" et dispose du pouvoir de transformer à la façon de Fourier, la vibration du photon en phonon, ces jets de particules lumineuses fusant de l'objectif du projecteur comme d'un canon, en chants. Et il ne peut pas être neutre que le mot *canon* soit également un terme de musique ni qu'il puisse être associé à la beauté.

Lesquelles particules demeureraient toutefois invisibles en abusant de leur statut dual de vibration, s'il n'y avait pas de la poussière en suspension dans l'air qui semble sortir d'un canon, cette poussière que tu deviens au ralenti et c'est pourquoi le cinéma se doit de reproduire la vie en accéléré, de te faire oublier l'oubli dans laquelle l'usure au ralenti te plonge, l'usure qui est la contrepartie de la vie, ce que la sorcière te fait boire à la naissance, téter son lait, son laid téton noir dans le noir.

Pour que tu oublies que l'usure est aussi un terme financier qui fonde le capitalisme, à la vitesse de rémanence, ce qui est une autre façon d'atteindre à l'invisibilité, laquelle est une forme d'éternité dépoussiérée.

Que seul le poème dispose du pouvoir de transformer la vibration du photon en phonon et réciproquement, que seul le poème dispose du pouvoir de transformer l'invocation en vision, laquelle demeurerait invisible s'il n'y avait pas de la poussière de poème dans l'air appelant à l'aide le poème - en appelant le poème à l'aide de lui-même.

-
1. CANETTI (Elias), trad. Roger Lewinter, Albin Michel, 1984, voir le § *Le métier de poète*
 2. MASSINI (Stefano), *Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers* (trad. Pietro Pizzuti), L'Arche, 2013 ; idem en version longue *Les frères Lehman* (trad. Nathalie Bauer), Globe, l'Ecole des loisirs, 2018

1101000 Linéaire ou spatial, pourvu que le poème

Depuis que la fin du monde a eu lieu et concomitamment la fin de l'expression du monde, la fin du monde de l'expression peut enfin intervenir pour reprendre celle d'Ilse Garnier. Quelques temps après que Charles Baudelaire en ait signalée le déclenchement, depuis que nous vivons cette fin du monde au ralenti dont il te semble toutefois observer que la fréquence des derniers spasmes augmente, et depuis que Mallarmé a écrit les derniers poèmes linéaires selon le qualificatif de Pierre Garnier, quand bien même l'auteur du *Coup* aurait-il dispersé les mots de ses vers sur la page d'un grand geste de la main et ses mots se seraient-ils alors immobilisés face au ciel sur un de leur sens hasardeux, et alors que le mouvement de la fin était encore uniforme juste avant que son régime ne s'accélére uniformément et ne devienne turbulent au début du siècle Vingt, combien y sont allés de leur tentative de renouveler les termes du poème et pour quoi faire sinon pour faire reculer le terme de la fin du monde en se chargeant de son expression, en te faisant grimper dans le poème pour faire croire qu'elle ralentit à l'arrivée alors que c'est le poème qui te propulse, t'en va plus vite et la précipite, relativité restreinte oblige.

Rassure-toi, ceci n'est pas un résumé d'histoire de la poésie du siècle Vingt, juste un télescope sur la poésie spatiale telle qu'elle fut théorisée et pratiquée en relation réflexive par Ilse et Pierre Garnier, précisée en échanges avec nombre de mouvements qui la plupart du temps ne différaient que par leur appellation contrôlée.

Par le hublot du laboratoire expérimental, deux poètes covalents sont à l'analyse, les mots d'abord passés au pilon pour extraire les lettres du cachet, lettres mises en solution de salive buccale, passées à la flamme du spectromètre à émission visuelle et sonore pour les faire entendre et voir subrepticement à l'état élémentaire puis les mêmes mots synthétisés en lettres d'artifice avant de procéder à la fabrication dactylographique de nouveaux *motlécules* à la machine à écrire.

Au début du siècle Vingt, les plumes de fer (Fe) à l'imitation de celles des merles des poètes ont été remplacées par des machines à l'imitation des marteaux pilons, faisant des poètes des chaudronniers transférant dans leurs écrits non plus l'énergie de frottement de leurs plumes et déliés mais celle délivrée par un peu plus de 26 petits marteaux de plomb (Pb) - la petite pomme rotative argentée (Ag) d'IBM succédant à la machine Remington aux détonations de pistolet - avant que l'ordinateur à traitement de texte

aux lettres associe des nombres compris entre 0 et 1, spectres insaisissables en dépit du drap de cristal liquide en silicium (Si) et qui désormais hantent les écrans, et depuis qu'un faisceau de lumière laser aux ordres de ces nombres préside au transfert de la poudre de carbone (C) sur le papier.

Il ne s'agit plus de comprendre le monde ni de le transformer, le départ de la fin du monde ayant déjà été donné à l'arrivée de la machine à vapeur mais de transformer les mots, d'ajouter ou de soustraire de la signification en les fracturant, en en bousculant l'arrangement selon un référentiel paginal, non plus linéaire, phraséologique, narratif, versifié, rimant ou dirimant mais préférant une expression en coordonnées polaires plutôt qu'orthonormées.

Par poème on entendait tout ce qui s'écrit de façon linéaire dans la conscience des mots mis bout à bout pour décrire des choses et raconter des histoires, que Pierre Garnier a pratiqué dans sa jeunesse d'après-guerre de 40 à l'École de Rochefort, jusqu'à ce que s'ajoutent 2 dimensions à l'espace linéaire unidimensionnel qui était le sien jusqu'à sa rencontre avec Henri Chopin, leur reconnaissance réciproque par-delà de conjoncturelles querelles de préfixes et de suffixes. Ils n'ignoraient pas que des déconstructeurs de texte les avaient déjà précédés partout en Europe qui travaillaient alors sur le motif en 1917 : la démolition sémantique de tous les discours, le poétique inclus, était déjà achevé et produit le poème au futur du passé, celui qui s'autodétruit à la lecture.

En matière d'exacerbation phonétique et plastique du mot imprimé et décomprimé sans qu'en soit écrêtée mais amplifiée l'intensité de la révélation émise lors de sa fracturation poétique, que "cela ne veut rien dire", façon de réconcilier Garnier et Chopin, tu penses en particulier à l'indépassable *Ledentu le phare* d'Iliazd écrit en *zaoum* publié en 1923, non pas à Tbilissi mais à Paris et bien sûr aussi à Raoult Hausmann en inventeur de l'optophone à convertir le son en lumière, aux typo-collages de Kurt Schwitters et tableaux poèmes de Vicente Huidobro

VOILA ICI LE VRAI MOULIN LA FARINE DU TEMPS QUI FERA NOS CHEVEUX BLANCS

tant et tant d'autres à Dada ayant tenté d'articuler les cris poussés dans le vide des champs stérilisés d'Europe pendant la trêve de 1919-1939.

Beaucoup semble avoir perdu la mémoire du poème conçu en tant que dispositif de sabotage de tout discours diviseur par 0, poursuit la fabrication de bombes à avancement en étant certain du contraire et cela ne changerait rien qu'il soit hypermnésique. Il n'y a pas de nombre imaginaire, quand bien

même sa racine carrée serait négative, pas de nombre pour exprimer cet infini ravageur de la pensée désimaginante, celle qui se prosterne aux pieds de la lettre, la rage poétique imaginaire et vaccinale conçue pour vaincre la rage désespérante et sa forme bégnine, la tristesse.

Ce que tu dis, n'est-ce pas que si la fin a déjà eu lieu c'est-à-dire le déclenchement du processus de finalisation, l'écriture du poème qui aurait désormais pour but latent de décrire ce processus à partir du second degré, ne trouverait grâce qu'en ce qu'il procurerait une certaine consolation comme de comprendre pourquoi $1 + 1 = 2$ ou 10 selon qu'on l'écrive en base 10 ou 2 ?

Retour donc au laboratoire afin de déterminer un protocole d'emploi agrammatical des mots¹ que d'imbéciles règles de prééminence et de succession ont magnétisés de sorte que le plus et le moins s'attirent dans l'indifférence. Arracher leurs charges sémantiques polarisantes et laisser faire l'œil et la langue pour rendre compte d'une manière juste, belle et bonne, c'est-à-dire consolante du monde tel qu'il croit courir de plus en plus vite pour demeurer sur place comme la Reine Rouge conseille à Alice, au moyen d'une poésie non plus linéaire, unidimensionnelle mais uniment *spatiale*, courir dans le vide signifiant faire des cabrioles.

Tu notes que ces recherches ainsi qualifiées interviennent dans l'intervalle de temps qui sépare la réception des premiers bips émis par un satellite en orbite terrestre (Spoutnik 1, 1957) et la diffusion vidéographique du coup de tampon appliqué par un pied d'homme sur le sol lunaire (Apollo 11, 1969) et qu'il y avait des moyens plus économiques de conquête spatiale, à base de papier, de machine à écrire au rouleau de tissu encreur, de bande magnétique, colle et ciseaux pour démagnétiser les mots et remonter de la sorte jusqu'à la naissance du soleil et au-delà, qui peut le moins peut le plus dirait Sancho Pança.

Des nanopœmes dont la fission poémique déclencherait la création d'abîmes, rassurants en ce qu'ils n'auraient pas de fond dans cette recherche désespérée à se jeter dedans pour que cesse une juste et belle et bonne fois pour toute l'angoisse de la répétition et du pléonasma.

Ainsi se spatialisera la "vague", tapant le mot vague à la machine à écrire "v", espace, puis à la ligne plusieurs fois dans son creux un "A", espace, puis "gue" en remontant à la surface et plusieurs fois à la ligne plus bas qu'A, le nom d'(Hokusai) :

vague

A

(Hokusai)

en quelque sorte un théorème comme celui d'Incomplétude de Gödel, un embrayeur d'écriture sans écriture².

Une "vague" en projection planaire, dissemblable à celle d'Alessandro De Francesco³ en continuateur spatialiste de ce début de siècle Vingt et Un qui parvient à extruder son enveloppe hors du plan par anamorphose numérique, avant qu'elle ne crève et t'ensevelisse, te délivre une sensation à laquelle il te semble que la profuse immersion prénatale tout comme la brutale submersion finale ressemblerait, tout ce que la langue machinée à l'ordinateur peut rendre d'autres façons comme ainsi fait Jean-François Bory d'un hanneton⁴.

Poésie lettriste (rien à voir avec *Les Tristes* d'Ovide l'énigmatique exilé), situationniste, sonore, spatiale, spatialiste, concrète, minimale, minimaliste, oulipienne, élémentaire, objective, phonique, phonétique, sémantique, asémantique : tout se passe comme si depuis la fin du monde (de l'expression), la théorie phagocytait le poème et le dit poème était rabattu au résultat d'une application pratique par anticipation, à moins que cela soit l'inverse, le poème la théorie, pourvu que délectations optique et linguistique : une lecture parabolique, une expérience *lisuelle* dirait Jean-Pierre Bobillot⁵.

Retour au laboratoire. Soit le poème *Grain de pollen* de Pierre Garnier (rien avoir avec l'ouvrage de Novalis : "Nous cherchons partout l'inconditionné et ne trouvons que des choses"), le calligramme constitué de plusieurs "soleil" dispersés sur la page. En principe tous les mots auraient pu faire l'affaire et peut-être même tous sauf le mot "soleil" à l'évidente redondance. Sauf que c'est un calligramme apollinien qui rend au "soleil" sa nécessité dès lors que Pierre Garnier fait cette confidence à joindre au poème son application :

"C'est la vision lorsque, étant gosse, je regardais à l'aide d'un microscope que j'avais acheté à l'âge de dix ou onze ans des petites plaques avec des pollens. Ce qui m'avait frappé, c'était la ressemblance du pollen et du soleil. Je me souviens très très bien que j'avais été émerveillé par cette vision des grains de pollen qui ressemblaient tellement à des petits soleils. Et ce poème en effet un des premiers poèmes de poésie spatiale, je l'ai fait avec 'soleil'."

(Jacques Donguy, "Entretien avec Pierre Garnier", Paris, 29 avril 1992, dans Poésure et Peinture, d'un art, l'autre)

Synthèse aboutie, il te faut ajouter le commentaire que tu ne saurais taire *dixit* François Morellet en lettriste du tube au néon dont le symbole chimique est Ne, lequel n'est pas que le premier terme adverbe de la négation mais Ne une part du gaz que tu respirez et passe dans ton sang, tes veines, dans les tubes desquelles se produit entre le plus et le moins des atomes de fer de ces arcs qui n'éclairent qu'eux-mêmes en rouge, comme dans le vide spatial anéchoïque, dans ce néant où s'écrit et se crie en lettres de claquage le poème indéchiffrable amplifié jusqu'au *s i l e n c e* qu'Ilse Garnier réclame :

s i | nce

-
1. Agrammatique comme pourrait l'être une grammaire de l'intonation appelée de ses vœux par Emmanuel Hocquard qui vient juste de quitter le laboratoire...
 2. C'est ainsi que François Bon traduit "uncreative writing" dans le livre de Kenneth Goldsmith, *L'écriture sans écriture, Du langage à l'âge numérique*, Jean Boîte éditions, 2018.
 3. In revue TOUTE LA LIRE N°3, éditions TERRACOL.
 4. In revue TESTE, véhicule poétique, N°33.
 5. On lira avec jubilation *Trois poètes avec* (Apollinaire, ndr) Jean-Pierre Bobillot, Jean-François Bory, Jacques Demarcq, Patrick Fréchet éditeur, 2018.

1100 Un [vεɪ] à soi

Le vers est tout ce qui arrive un nuage de l'est
 Il était un petit navire une maison en papier
 La cornemuse est un bébé qui pleure pleure pleure
 Un caillou contre la vitre toc et Juliette ouvre la fenêtre

La perfection est de ce monde l'universelle attraction a
 Du verre la transparence du plomb le son du cristal très-fusible
 Au doigt qui s'y frotte au bord des mots s'y pique entrez dans la ronde
 Et le ver du mûrier mue le cocon se dévide tisse un filet à papillons en soie

Dans la forêt fossile escortent Roméo virevoltent dans le désert pèlerin
 D'extrémités vert tendre la soif de foi l'inextinguible soi ce roseau pensant
 Se réfracte dans l'eau du fameux verre à demi vide oasis de poche effluves d'O

D'horizons transitoires rayent la fenêtre capture son diamant au lasso me subjugue
 Le cilice défait font font des cercles en ciel concentriques me harponne la foudre
 Vitrifie le sable innombrable des mots tombe trombe trombe fulgurise vers de plus loin par-delà Finfinni

collection TOUTE LA LIRE

Comment se fier au vers, pluriel au singulier, vert et luisant, vers où aller? Femtoèmes ou petites épopées, contes logiques ou critiques par l'absurde, comment se fier aux vers soufflés par les rêves, le savoir et l'imagination comme au verre trempé dans l'air du réel ?

D'odes en ballades au bras de ta chimère jumelle chaussée de vair, comment se fier au vers quand tous les poèmes sont des poèmes d'amour exclusif des mots, collecte de proses adressée à l'absente ? Quand le monde fait mots de tout ce qui arrive que tu écoutes au casque fût-il hermétiquement ailé ?

Comment se fier au vers : réponse le poème dont la racine algébrique, c'est-à-dire le vers dont le verre au mercure démultiplie le sens dans la galerie des glaces de la sonorité est impossible à extraire sauf à poser que dans tout nombre imaginaire subsiste une ombre de vrai.

Ce qui demeure quand tu as mis chacun des mots du poème en facteur au moment de t'endormir tout en comptant les moutons : il en manque toujours 1 à la fin qui bêle à ton secours. Si bellement que sa laine se change en vair dont la pantoufle de ta chimère de sept lieues est désormais fourrée tandis qu'elle tombe avec toi de sommeil profond que l'on prétend sans rêve.

De sorte que seul demeure le poème infini, indivisible autrement que par 0, 1 et lui-même, la prose première, versifiée, dont ce livre est la somme provisoire de tous les vers, depuis que tu lui as déclaré ton amour inconditionnel et guerroyes pour qu'elle t'avoue que tu comptes pour elle et contes sur elle pour mieux te manger.

850 pages

2^e trimestre 2019

isbn 9 782953 521870 · 25 euros